

François De Smet, directeur du centre fédéral Migration

«Non, nous ne naissons pas tous libres et égaux»

CV EXPRESS

- Né à Bruxelles en 1977.
- Docteur en philosophie (ULB).
- Conseiller d'Hervé Hasquin, alors ministre-président, de 1999 à 2004.
- De 2004 à 2010, expert en migrations au Centre pour l'égalité des chances.
- De 2010 à 2015, directeur de Promo Jeunes, service d'aide en milieu ouvert.
- Depuis 2015, il est le directeur de Myria, le Centre fédéral Migration.
- Il enseigne dans plusieurs hautes écoles.
- Chroniqueur dans différents médias.

INTERVIEW

JEAN-PAUL BOMBAERTS

Le libre arbitre: voilà sans doute, parmi nos acquis, un de ceux auquel nous tenons le plus. Et pourtant, notre libre arbitre n'est peut-être qu'une illusion. C'est ce qu'affirme le philosophe et directeur du Centre fédéral Migrations (Myria), François De Smet, dans son nouveau livre *«Lost ego»*. *«Quel mal y aurait-il à accepter que nous soyons le résultat de déterminations qui nous dépassent et que nos choix ne soient que des colifichets ayant pour seule fonction de nous rassurer?»* Les neurosciences et la psychologie cognitive tendent en effet à lui donner raison. Mais il propose aussi des clés pour dépasser nos déterminismes biologiques. *«C'est précisément parce que nous n'existons pas que nous pouvons trouver le moyen de vivre.»*

D'où vous est venue l'idée de ce livre?
D'une réflexion sur le libre arbitre et les avancées scientifiques. Lorsqu'on évoque le mal, on en arrive rapidement à confronter le libre arbitre à la psychologie sociale et aux neurosciences. Notre société a besoin d'une fiction de libre arbitre comme de pain: le droit, par exemple, repose entièrement sur la fiction d'un ego aux com-

mandes. Sans lui, notre communauté sociale et notre Etat de droit s'écrouleraient comme un château de cartes.

On nous enseigne pourtant que tous les hommes naissent libres et égaux. Est-ce à dire que les Lumières s'appuient sur des illusions?

Les Lumières sont un carrefour important où l'histoire de la pensée et l'histoire politique se sont rejointes. Ce qui a fait émerger les concepts de liberté, de droits de l'homme et de libre arbitre. Mais ce n'est pas parce que des principes sont des constructions qu'elles n'ont pas une valeur: non, nous ne naissons pas tous libres et égaux, mais c'est une fiction nécessaire que de le poser. Même si les Lumières sont un acquis réel, il ne faut pas trop idéaliser la nature humaine.

Vous vous référez volontiers à Héraclite lorsqu'il a dit qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve». Que nous enseigne ce philosophe du VI^e siècle avant JC?

C'est ma citation philosophique préférée parce qu'elle est incroyablement moderne. Dans la pensée antique et archaïque, généralement, on imaginait le monde comme quelque chose de figé, sans évolution. Dans ce contexte fixiste, Héraclite a eu

cette pensée moderne de dire que rien n'est éternel et qu'il faut en tenir compte. C'est la révélation de la contingence des choses. Cela nous fait comprendre à quel point nous baignons dans une fragilité extraordinaire. Ce livre est dédié en liminaire à tous les héraclitéens, à ceux qui ont conscience de la contingence et de la fragilité des choses.

Qui sont alors les anti-héraclitéens?

Ceux qui refusent de considérer le monde comme un flux permanent. Tous les extrémistes et les fanatiques qui croient pouvoir transformer – voire tordre – la réalité pour la faire coller à une doctrine politique, à une théorie économique ou à un livre sacré.

Face au choix entre le bien et le mal, notre libre arbitre a-t-il encore un sens? Votre théorie ne permet-elle pas à ceux qui font le mal de s'en tirer à bon compte?

Chercher à expliquer et à comprendre ne revient jamais à excuser. Tout le monde est censé connaître le prix d'une vie humaine. Mais depuis la Seconde Guerre mondiale, la réflexion sur le libre arbitre a pris un tournant radicalement différent. On a pu s'étonner de voir comment le peuple allemand a pu basculer si rapidement dans l'horreur nazie. Mais on doit tout autant s'inquiéter de la rapidité avec laquelle l'Allemagne s'est dénazifiée. Il faut relire Hannah Arendt à ce sujet. À l'issue du procès Eichmann, elle conclut que c'est dans l'absence de pensée que naît le mal. Le mal naît dans le conformisme. Les êtres les plus médiocres sont les béquilles les plus importantes des grands dictateurs.

Quel enseignement tirez-vous du mouvement «Je suis Charlie» après l'attentat du 11 janvier 2015?

«Je suis Charlie», c'est la réaction au choc face au meurtre de personnes dont le métier est d'utiliser la liberté d'expression. Celle-ci est assurément une de nos dernières certitudes démocratiques, un critère devenu identitaire. Certes, on assiste à des crises de gouvernance un peu partout, mais on peut encore dire ce qu'on veut sans risquer de finir en prison. Depuis les Lumières, nous nous identifions à la liberté d'expression. Les gens ont senti que leur identité était attaquée parce qu'on s'en est pris à des caricaturistes.

Et pourtant, certains ont d'emblée voulu se démarquer de «Je suis Charlie».
Cela m'a frappé en effet que «Je suis Charlie» n'ait pas fait l'unanimité. Il est un peu glaçant que des gens aient pu se reconnaître dans un «Je ne suis pas Charlie» comme si protéger la liberté et adhérer à une ligne de journal étaient une seule et même chose. C'est révélateur d'un grand malentendu au sujet de la liberté d'expression. Le principe de la liberté vise précisément à pouvoir se différencier de ce qu'elle permet.

Pour vous, la liberté d'expression ne doit pas avoir de limites?

La liberté d'expression, c'est le droit de dire tout, le droit de déranger et de choquer, à l'exception de tout ce qui relève de l'incita-

tion à la haine ou à la discrimination. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est la loi. Or que vise la loi? Non pas d'interdire à quelqu'un de s'exprimer, mais d'éviter que des paroles de haine trop souvent répétées ne poussent certains à passer à l'acte.

Peut-on alors critiquer l'islam sans être accusé de racisme?

On peut critiquer toute religion sans être traité de raciste. La discrimination, ce serait de viser certains individus en raison de leur religion, couleur de peau ou autre critère défini par la loi. La loi fait clairement la différence entre les deux, mais nous avons besoin d'être éduqués à cela. Dans notre société, chacun est libre de penser ce qu'il veut. Contrairement à ce qui se dit souvent, ce n'est pas le racisme qui est un délit – la liberté de conviction est absolue – mais l'appel public à la haine et la discrimination. La loi n'est pas là pour moraliser la sphère publique mais pour nous protéger les uns des autres.

Internet a-t-il donné une nouvelle dimension à la liberté d'expression?

C'est incontestable. Pendant 5.000 ans, on a couru derrière la liberté et on a rêvé de pouvoir partager ses idées avec la terre entière. Aujourd'hui, tout cela est devenu possible grâce à internet. Mais nous ne sommes pas devenus plus intelligents pour autant. On ne peut pas résumer la complexité du monde en 140 caractères. Le résultat, c'est que les idées sont déclinées en slogans et que le buzz a pris le dessus sur tout le reste.

«Lost ego, la tragédie du «je suis»», François De Smet, PUF, 132 pages, 16 euros

Depuis les Lumières, nous nous identifions à la liberté d'expression. Avec Charlie, les gens ont senti que leur identité était attaquée parce qu'on s'en est pris à des caricaturistes.